

Le prêtre traversa la clairière à grands pas dans la direction où avait disparu l'animal. Il le trouva très vite. Le chien s'était glissé sous une clôture de barbelés à laquelle étaient accrochées de grosses bandes de plastique barrées de lignes rouges et blanches. Elles signalaient une crevasse qui s'était ouverte au moment de l'effondrement de la mine.

– Viens là, Charlie, c'est dangereux! cria Louis.

Le chien tourna la tête vers son maître, mais ne bougea pas. Il levait une patte, comme chaque fois qu'il était en alerte. Louis s'approcha.

La clôture avait été cisailée, nettement, en deux endroits. Il se pencha pour y regarder de plus près. C'est alors qu'il aperçut la main. Elle sortait d'un fouillis de branchages accumulés dans la crevasse. Elle semblait flotter, gracieuse et diaphane, sur le bois noirci par le gel, comme la main d'une noyée sur une eau tranquille. «Ophélie...» murmura Louis. Puis il sentit monter de la tranchée une odeur de glaise et de pourriture.

10 heures 30

Simon Dreemer s'était placé près de la fenêtre. Il avait étendu ses jambes pour éviter que quelqu'un ne s'asseye en face de lui. Mais peu de monde voyageait à cette heure dans le train pour Metz, et personne n'était entré à part un jeune type à l'air ensommeillé qui s'était calé dans un coin à l'autre bout du compartiment, avait remonté son col sur le bas de son visage et s'était aussitôt endormi.

Dans la sacoche de cuir posée à côté de lui, Simon attrapa son baladeur. Il glissa le casque sur ses oreilles avant de choisir un vieil album de Calvin Russel et laissa aller sa nuque sur l'appuie-tête inconfortable. *Le Républicain Lorrain* acheté à la gare de l'Est avant son départ se trouvait toujours sur ses genoux. Il repoussa le journal, puis se tourna vers la fenêtre, les sourcils froncés.

Il n'avait emporté que son baladeur, un ordinateur portable et une petite valise. Il ne savait pas combien de temps il lui faudrait passer en Lorraine, mais avait décidé de faire comme s'il partait pour un court séjour. Le commissaire Bordes avait refusé d'avancer une date. À son regard, Simon avait compris qu'en le mutant en province, Bordes ne voulait pas seulement le sanctionner, mais aussi le protéger de lui-même.

Simon savait qu'il avait outrepassé ses droits. Mais il était tellement sûr d'avoir raison! Dès qu'il avait vu la femme, il avait senti quelque chose de faux en elle. Ces yeux où les larmes se figeaient en gelée tremblante, ces mots qui sonnaient à côté de la réalité, comme ceux que prononce un acteur, ou un dormeur qui s'entend parler et sait qu'il rêve...

Fichues intuitions! Frank, son collègue, avait plaisanté: «Ils t'exilent en Sibérie», mais cela n'avait pas fait sourire Simon.

Le long de la voie de chemin de fer, le paysage s'était fermé. Les coteaux de Champagne qui roulaient doucement vers le ciel avaient disparu. Le train s'enfonçait dans une coulée noire de bosquets, côtoyant par moments une rivière opaque et verte. Dans le casque, le vieux bluesman chantait de sa voix chaude et râpeuse l'histoire d'un homme qui hésite sur la route à prendre.

Simon soupira. Il reprit le journal à côté de lui, et le feuilleta pour retrouver l'article qui avait attiré son attention. Le titre barrait la première page consacrée aux informations régionales: «Manifestation contre l'ennoyage». Il était question d'éboulements dus à la fermeture des mines de fer. Dans tout le bassin sud de la Lorraine, on avait arrêté en 1995 les pompes qui évacuaient les sources souterraines lorsque les gisements étaient encore exploités. Peu à peu, l'eau s'était glissée à travers les failles, les blocs des plafonds, les couches collantes d'argile, infiltrée partout, remplissant les galeries, fragilisant les piliers de soutènement, et provoquant de gigantesques éboulements en surface. Des dizaines de maisons, des quartiers entiers s'étaient effondrés. On parlait maintenant d'arrêter fin 2005 les pompes qui fonctionnaient encore dans le bassin nord, et des gens se battaient pour empêcher ça.

En bas de page, la photo d'une maison lézardée. La crevasse partait au ras du sol, à gauche de la façade, suivait le linteau de porte, filait à travers le crépi vers l'embrasure de la fenêtre du premier étage, dont elle détachait l'encadrement comme l'élément d'un jeu de Lego. Quelqu'un avait tracé sur le mur en grandes lettres: *Ici, toute une vie... brisée*. Le dernier mot figurait en majuscules.

Simon regardait la photo, perplexe. Il n'avait jamais rien lu sur ces phénomènes dans les journaux parisiens. Une région entière s'enfonçait dans le sol et personne n'en parlait. Mais autre chose le troublait. Il y avait ce mot, «ennoyage», il y avait cette photo de la maison en déséquilibre, les gens qui manifestaient dans la rue, et le silence autour. Il s'adossa au siège, la tête basculée en arrière, tentant de fixer l'image qui se formait dans son esprit.